

Un qui veut traverser

Didascalie

Marc-Emmanuel Soriano
juin 2013

« Loin d'ici, voilà mon but »
Franz Kafka, *Le départ*

Sur une plage il y en a un qui veut traverser, avec un autre qui ne veut pas le faire traverser, non, sur la plage il y en a un qui doit traverser, avec un autre qui ne devrait pas le faire traverser, non, sur la plage devant une barque qui clapote, il y en a un qui ne peut que traverser, avec un autre qui ne peut que le faire traverser, puisque la barque est à lui, apparemment, donc, d'un côté il y en a un qui pense qu'il doit absolument traverser et de l'autre, un qui sait qu'il ne faut pas traverser, non, regardant la barque, il y en a un qui croit qu'il va enfin traverser ce soir la baie, et un autre qui sait qu'il y a peu de chance que ça arrive, à cause des courants, à cause des tempêtes, à cause des gardes-côtes, donc, un qui n'a pas le choix de ne pas traverser, avec un autre qui n'a pas le choix de ne pas louer sa barque, tant le désir de traverser est dévastateur, donc un qui va traverser, avec un autre qui va lui faire croire qu'il va traverser

non, un qui donne tout ce qu'il a pour traverser avec un autre qui est obligé de le faire traverser, non, un qui a décidé depuis longtemps qu'il ferait la traversée, avec un autre qui lui demande s'il est sûr de vouloir partir, non, un qui s'approche de la barque avec l'autre dedans qui rapièce son filet et qui sait très bien au premier regard ce que vient faire là ce rôdeur, réserver une place pour une traversée la nuit, encore un pense-t-il, mais il n'y a plus de place, il le lui dit à peine a-t-il posé sa main fébrile sur la rame qui dépasse à l'avant de la pirogue

non, il y en a un qui déambule sur un pauvre bout de ponton et qui cherche qui peut bien être le gars qui fait passer et il voit un type au bout du ponton les pieds ballants dans l'eau avec une chemise de crasse, un paquet de Dunhill posé à côté de lui, qui fume sa fatigue comme un bienheureux et il tente un coup de bluff en montrant n'importe quelle barque, disant que ce soir il serait dedans et qu'il quitterait enfin cette plage de malheur, pour voir si le type à la cigarette est l'homme qu'il cherche et lui demander son prix, et ça marche apparemment car celui-ci se retourne et lui envoie un sourire, mais il s'arrête là et continue de fumer, alors l'autre s'approche et lui dit ce soir il y a bien un départ, ça je n'en sais rien, répond la bouche fumeuse, moi je suis pêcheur, voilà tout, ces histoires de traversées je ne suis pas au courant, je ne vais pas dénoncer l'autre dit, je sais que c'est ici et la pêche ça ne paie pas, combien, combien quoi, combien pour traverser, je n'en sais rien, je ne touche pas à ça, alors c'est qui, je n'en sais rien, personne ne passe ici, c'est une plage tranquille, allez voir ailleurs, faut pas me prendre pour un imbécile, il y a des départs ici, c'est la seule baie où c'est possible, tout le monde sait ça, tout le monde, oui tout le monde, ils devraient afficher le tarif, le tarif tout le monde le connaît, même à des milliers de là, vous venez de si loin, non des lacs, du nord, ils paient combien, cinquante mille je, cigarette, coupe l'autre indifférent, calmez-vous, non merci je ne fume pas, vous allez acheter la mort cinquante mille, moi, avec cinquante mille, je m'achète un moteur pour ma pirogue, vous n'allez rien acheter avec vos cinquante mille, que la mort, ou pire, la prison, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, je paie une somme et vous me faites monter, point final, désolé je ne fais monter personne, je tiens à la vie, à soixante là-dedans on va au fond, c'est tout, vous achetez la mort je vous dis, pourquoi soixante, vous ne me

ferez pas croire que vous êtes tout seul, ou alors vous êtes très riche, le minimum c'est quarante pour réunir la somme, en général ils sont au moins cinquante et ça se termine mal, ne faites pas l'innocent, vous ne les avez jamais vu revenir, qui flottent, les noyés, non, j'en connais qui sont passés, j'en connais, faites ce que vous voulez mais moi je ne vends pas ma pirogue à des fous qui veulent l'enfer, l'enfer il est ici crisse celui qui veut traverser, secouant imperceptiblement la tête, de toute façon on crève ici, on crève lentement comme des moules dans la boue, on est sans air, t'attends cette nuit c'est pas compliqué crapote l'autre, s'il y a un départ ça va déferler de partout, les pauvres types comme toi, merde il est où, il continue de parler mais l'autre s'est déjà éloigné vers l'autre bout du ponton avec sa main en visière pour voir mieux

non, il y en a un qui attend au bord de l'eau, un qui scrute l'horizon depuis au moins une heure, avec un autre dans une barque qui arrive, qui n'en finit pas d'arriver, elle arrive du bout là-bas, de l'entrée de la baie, on la croirait immobile, ils sont plusieurs dedans, une petite dizaine, l'embarcation est un Zodiac rouge de taille moyenne, enfin elle accoste, celui qui attendait monte à son tour, du ponton pose un pied sur le rebord, mais il ne va pas plus loin, parce que l'autre, celui qui a la responsabilité du bateau, veut être sûr qu'il peut venir, si j'ai fait tous ces kilomètres, et tu n'as pas fini, crois-moi dit l'autre, recule, voilà, de quel coin tu viens, du nord, la grande usine de conserve près des lacs, tu ne connais pas la mer alors, disant cela il ouvre une canette d'un coup sec, non pas spécialement, ça peut être un problème, un problème, tu verras, on est secoué, t'as soif, non, faut tenir plusieurs jours, y'en a qui n'arrivent pas au bout, je sais, j'ai l'argent, quoi tu n'as pas déjà payé, à qui, mais au ministre des Transports, mon cher, et ils rient tous dans la barque en répétant la phrase, au boss, pas à ma mère dit-il enfin quand les rires ont diminué, tu montes pas, c'est impossible, et il se désintéresse de lui, il y en a plein qui commencent à arriver et tous lui glissent un truc à l'oreille et s'installent en rangs serrés sur les planches qui servent de banc, et pourquoi tu ne prends pas la somme finit-il par lui dire entre deux arrivants, c'est comme ça, l'argent à bord il vaut plus rien, comment plus rien, plus rien c'est tout, c'est comme ça, tu connais le mot de passe, quel mot de passe, celui qu'on donne en échange de l'argent, mais moi j'ai vu personne, je connais le tarif, je viens et voilà, et voilà répète le passeur, mais c'est plus compliqué que ça, ah oui, tu n'as pas ton visa il dit et ils rigolent tous encore une fois dans la barque, j'ai l'argent, je ne veux pas l'argent, je veux le mot de passe, c'est quoi le mot de passe, c'est à toi de le dire, pas à moi, et ils rigolent encore tous en disant il n'a pas de visa, tu trouves le pêcheur Mara-Mara, c'est son nom, tu lui donnes les billets et après tu monteras et tu traverseras, il ne doit te rester que de l'argent pour là-bas, mais quand, la prochaine fois, quelque chose comme une semaine après la grande marée, je ne vais pas attendre jusque là, tu fais comme tu veux mais nous on repart, laisse-moi monter, n'insiste pas et il attrape un manche de bois, dégage maintenant et va mettre tes billets en lieu sûr, un conseil, te balade pas trop longtemps avec ça, et ils repartent, et l'autre serre ses billets dans sa main en les regardant disparaître à l'autre bout de la baie, vers l'ouest, là où il faut aller, et il lui crie qu'il a traversé les terres jusqu'ici, que ça fait des centaines et des centaines de kilomètres qu'il se balade avec ça, comme il dit

non, celui qui veut traverser, non, celui qui doit traverser, non, celui qui pense n'avoir

pas d'autre solution que de traverser, est avec, est en face, assis sur un baril, de celui qui peut le faire traverser, non, de celui qui n'est qu'un intermédiaire entre lui et son désir de traverser, un intercesseur auprès de la toute puissance qui fait traverser, un à qui échoit le devoir de faire traverser, un qui tente chaque fois de dissuader, un qui ne part plus mais qui se fait payer parce qu'il sait, un qui a déjà vu le désastre, un qui est même allé de l'autre côté, tu crois qu'il y a de l'or là-bas ou quoi, tu crois à ça, je crève ici, je crève, c'est impossible de continuer, ça ne peut pas être pire là-bas, là tu te trompes, si on se fait attraper, je sais, mais je ne vais pas me faire attraper, je veux un travail, pour que les jours se ressemblent, même avec un travail, tu dois te cacher, on te méprise, et ici je suis quoi, un fils, tu parles, juste un moustique sur un marécage, pour pas avoir d'ennuis faut déclarer qu'on est heureux, interdit de se plaindre, c'est ta terre, elle me tue ma terre, elle m'empoisonne par les pieds, par la bouche, les oreilles, le trou de balle, tu connais les usines de conserve, je ne veux plus travailler là-dedans, il y en a une dans le nord, sur le fleuve, on gagne une misère, on se nourrit avec les déchets de poissons, on dort sur des cartons là-bas, tu le sais ça, il faut un espoir, si j'en bave là-bas, au moins ce sera pour quelque chose, on gagne de quoi, ils recevront l'argent et alors les jours se ressembleront, le lendemain ne sera plus une menace, peut-être pour moi mais par pour eux, j'y arriverai, tu as l'argent, oui, montre, combien, j'ai la somme, combien, cinquante mille, cinquante mille c'est pour la traversée seulement, la traversée seulement, oui, la place, le riz, le sucre, l'eau, le gilet, et qu'est-ce qu'il y a de plus, il y a l'argent pour le graisseur et l'argent pour le camp après, j'ai un peu plus, combien, dix, il faut au moins vingt ou trente, tu montes pas, et le pêcheur l'invite à se lever et partir, tu n'as pas compris dit l'autre, si, parfaitement, tu vas rassembler la somme, ça vaut mieux, crois-moi, si t'as rien pour le graisseur, on te laissera tomber et ce sera la prison direct, et il lui montre les collines comme s'il l'invitait à y entrer, le regard plein d'égards, celui qui veut traverser manque de saisir à la gorge cet ange bienveillant, il se retient, il n'y a pas de retour possible, il lui demande si c'est bien lui le pêcheur Mara-Mara, il répond à moitié, il dit oui je suis pêcheur, un des derniers ici, je peux t'apprendre la mer, il n'y a plus de poissons dit l'autre en sautant du baril, il n'y a plus rien, ni dans l'eau, ni dans la terre, il nous reste l'air, mais il pue, pour aller sur mer comme ça, reprend le pêcheur en s'éloignant, il faut qu'elle te connaisse, qu'elle t'adopte, sinon elle t'avale et disant cela il est déjà loin et l'autre crie en le rattrapant, prends l'argent, donne le mot de, il n'a pas le temps de finir car il reçoit plusieurs coups au visage et sur la tête, tais-toi, imbécile, tu veux que tout le monde sache ce que tu trimballes, mais crie-le plus fort et il plante ses yeux dans les siens, lui qui l'avait à peine regardé, le tenant par la chemise, tu veux qu'on te prenne tout, ça arrive tous les jours, ça, tu ne le sais pas, tu lis les journaux, tu me connais moi, tu ne me connais pas, tu crois qu'il y a un service public dans cette baie, qu'on est tous frères, tous amis, il y en a qui sont revenus parce que la tempête les avait repoussés, revenus entiers, mais anéantis par plusieurs jours de traversée, des pêcheurs du coin leur sont tombés dessus et ne leur ont rien laissé, à peine leurs vêtements, mais de quel village de demeurés tu viens, on t'a dit que je m'appelais Mara-Mara, oui, tu peux m'appeler comme ça, mais je ne peux rien pour toi, je t'ai dit ce que tu devais savoir, donc maintenant il y en a un planté dans le sable et la bouche saignant légèrement, et un autre qui le regarde marcher maintenant vers une espèce de terrasse, une buvette avec des types attroupés, peut-être ont-ils observé la scène de loin, peut-être vont-ils s'approcher, le cogneur continue de le regarder s'éloigner, lui crie *ya mal*, l'autre se retourne

non, sur une plage il y en a un qui s'allonge dans le sable frais du soir, qui s'allonge pour goûter un peu de temps à l'état pur, ressemblant déjà à son propre gisant, mains repliées sur l'abdomen, qu'on viendrait veiller et prier parce que tout ça se serait terminé là, à force d'épuisement, sur cette plage où son corps aurait capitulé, se serait terminé là comme souvent, par mort ou par blessure, dès le prologue, courte tragédie, contraire aux espoirs du public, avec un autre s'approchant, un autre l'ayant vu de loin tomber de tout son long, un autre qui sait à qui il a à faire, un autre qui va devoir, un autre qui pourrait ne pas, un autre dont c'est devenu la tâche, faire en sorte que l'histoire continue, que le héros soit un héros, qu'il triomphe, épreuves après épreuves, qu'il revienne dans son village couvert de gloire et de dollars, qu'il fasse de son clan un clan respectable, car il n'a plus le choix, il ne peut plus revenir, pas plus que l'autre n'a le choix de ne pas l'aborder, de ne pas gâcher cet instant réparateur, de ne pas le faire sursauter, de ne pas lui demander ce qu'il fait là, si tout est ok, s'il a soif, et il sait qu'il a soif, il lui tend une bouteille que le héros saisit et vide en un clin d'oeil, non sans avoir regardé à l'entour, méfiance oblige, on l'a prévenu, il sait qu'avant d'être héros, il devra survivre comme gibier, donc il y en a un qui s'apprête à jouer son rôle de rabatteur, avec un autre qui boit et boit encore, tant il a avalé de poussière, tant il a eu chaud, sans pouvoir faire un seul geste, sous peine de chute fatale sous le train où il s'est accroché avec des centaines d'autres, sangsues sur les citernes, le train est arrivé s'inquiète le pourvoyeur d'eau, je l'ai vu passer dit le zombiesque voyageur encore méfiant, je cherche le port, le port demande l'agent d'accueil, grand et sec, essuyant ses lunettes aux verres épais, oui le port, tu veux acheter du poisson, voilà c'est ça, tu peux en acheter un peu partout sur la plage, pas trop cher, demande, frais ou séché, je veux du frais, alors marche jusqu'aux pieux, tu les vois, les vendeurs sont derrière la petite baraque, il y en a un gros en short jaune, vas-y de ma part, tu t'appelles comment, tu dis Moïse, ok et j'aurais du bon poisson, oui et un bon prix, merci, et il le voit partir dans une autre direction, c'est par là, l'autre se détourne à peine et continue, c'est par là, répète-t-il en criant légèrement, mais sans succès, le poisson frais c'est là-bas *hombre*, hurle-t-il carrément maintenant en pure perte, j'ai compris, lui crie l'obstiné, d'un petit geste de l'index sur la tempe, mais j'irai plus tard, tu as tort l'aventurier, les mots sortent comme un lasso de la bouche du devin, l'autre s'arrête et se retourne, ligoté, à disposition, le gros il est là-bas je t'ai dit, il sait où tu vas, l'aventurier esquisse un sourire, rebrousse chemin, et se plante devant son maître, tu es seul, depuis quelques jours oui, il y a eu des problèmes, la Bête s'est arrêtée quelques minutes, la Bête, oui le train qui traverse l'intérieur, tu en as entendu parler, vaguement, au deuxième arrêt une bande de voleurs a fait un barrage des deux côtés de la voie, avec d'autres nous avons sauté sur le ballast, on s'est cachés sous les wagons, comme des chats qu'on veut déloger, nous crachions des cailloux, eux ils avaient des manches de pioches et quelques armes à feu, je les ai entendus demander aux gens de jeter ce qu'ils avaient sur eux, personne n'a bronché, quelqu'un a fini par crier tuez-nous, c'est pas grave, ils se sont énervés, heureusement la Bête s'est remise en marche, ils ont juste tiré quelques coups, réussi à en dévaliser un ou deux et ils sont repartis, moi j'ai eu le temps de glisser dans un fossé, on n'était plus très loin, j'étais fatigué des secousses, j'ai suivi la voie en marchant deux jours,

non, il y en a un qui pense à ce départ, nuit et jour depuis qu'il l'a décidé, qu'il a réuni les fonds, tellement qu'arrivé sur le ponton, il saute dans une barque comme s'il était pêcheur, avec évidence, avec habitude, lui qui est déjà parti, depuis longtemps, de l'autre côté, comme s'il avait répété mille fois ce geste, il arrive et se met à la place qui est la sienne, et ils sont déjà nombreux, le chef lui dit de se mettre là plutôt, c'est mieux, il enjambe facilement ceux qui cuisent là depuis le matin, on l'a reconnu, inutile de se présenter, ceux qui sont là savent, ceux qui sont là se reconnaissent du regard, se reconnaissent à l'odeur, on n'arrive pas dans cette crique sans savoir, on n'est pas étonné, on s'assoit, on prend le sac plastique, ils n'hésitent pas, ne demandent rien, est-ce que les âmes au seuil de l'enfer ont besoin de dire quoi que ce soit, ont besoin de montrer leurs papiers, il faut juste que Caron prenne le denier qu'on a placé dans leur bouche, et le voilà d'ailleurs

non, il y en a un qui dort enroulé près de l'embarcadère avec un autre qui le réveille de loin avec une perche en tapotant la plante de ses pieds, criant le train est arrivé, tu as ton passeport questionne-t-il, le dormeur se demande où il est, ton passeport, le train est arrivé, il le regarde, lui et son bâton, lui et son équipage qui semble l'attendre, il se lève et répond *ya mal*, la perche alors se rétracte dans la barque, signe qu'il peut prendre place, il t'en reste demande le gondolier, j'espère ajoute-t-il avant d'avoir la réponse, sans graisse t'es foutu, j'ai ça, dit-il en enlevant sa chaussure droite pour libérer les billets glissés sous sa semelle, un conseil, trouve une autre planque dit le nocher, évaluant la liasse par-dessus ses lunettes tout en se demandant comment ils feront pour manoeuvrer avant de pouvoir allumer le moteur si la barque se remplit à ce rythme, il faudrait larguer les amarres, il n'y a pas assez de fond, elle risque de s'échouer sous le poids des arrivants, il consulte sa liste, soixante-deux le compte y est, le trou à l'arrière c'est pour les besoins, en cas de grosse pluie il y a cette bâche qu'il faudra déplier vite et maintenir comme ceci, ses deux assistants font la démonstration, la pirogue a été renforcée par un charpentier qui connaît son travail, les rations de riz seront distribuées, une le matin, l'autre le soir, pareil pour l'eau, ne me demandez pas combien de jours ça va durer, je ne le sais pas, trois, quatre, cinq, peut-être plus, peut-être moins, vous verrez, il y a des pieds et des mains qui poussent le ponton, on s'aide aussi avec des rames, ça y est la barque s'éloigne un peu, on n'allume pas encore le moteur, le guide pousse avec la grande perche et l'esquif avance, ses assistants assurant la dérive, puis d'un rocher qu'ils viennent de dépasser, il y a deux types qui plongent, personne ne les a vu venir, puis trois, ils foncent vers la barque, qu'est-ce que vous faites crie le chef, démarre dit-il en montrant le moteur, mais les nageurs s'accrochent déjà à la coque, on ne les aide pas, les rameurs souquent tant qu'ils peuvent, le moteur ne part pas du premier coup, il y en a un quatrième qui rattrape la barque à la nage, ça commence à secouer tous ces assauts, pas de pitié pour les pirates, les rames commencent à frapper les têtes qui arrivent, le moteur tourne enfin, éteins, éteins, hurle le capitaine, on va les hacher, la barque s'arrête, on tape les assaillants à grands coups de pagaie, les mains accrochées au rebord, puis les crânes, le carnage commence là, ce sont des fous crie le chef, je n'ai jamais vu ça, vous êtes malades vous, ce n'est pas un bus, il y en a un qui secoue une boîte en plastique pour montrer qu'il a de l'argent, vous êtes des fous, vous voyez bien que le bateau est à bloc, rentrez chez vous et priez pour nous, redémarre, et *fissa*, maintenant le premier qui touche la coque je l'ampute, et il sort une machette de la proue, c'est compris, la pirogue reprend son cap,

autour de cinq tonnes de viande humaine à bord, on n'entend plus que le bruit du Yamaha, le soleil est encore haut, petit vent, mer peu agitée, tous se taisent et goûtent cette paix, il n'y a que le GPS qui sache où ils vont, très vite les corps se relâchent, s'affalent les uns sur les autres, s'affalent sur leurs cinquante centimètres d'espace vital, luttent déjà contre l'engourdissement et la nausée, en attendant la soif et les brûlures, un vent de face atténué légèrement l'épreuve, caresse fraîche et apaisante, le rivage n'est déjà plus identifiable, plus rien ne se passe depuis l'assaut, le préposé au riz s'affaire, l'eau, le charbon, le brasero, la casserole, énorme, qu'il remonte de la cale, la nuit tombe lentement, la baie est franchie maintenant, un sillon fluorescent bouillonne derrière l'embarcation, les rations de riz circulent mais beaucoup d'estomacs sont retournés, mangez un chouïa dit le cuistot, il faut prendre des forces, les courants sont favorables, dit le chef d'expédition, on n'a pas trop dévié, mais ça peut vite changer, avec cette foutue houle tu te retrouves à mille miles

non, sur la plage il y en a un qui regarde le jour décliner, se disant qu'il partira à cet instant, à l'instant où les Ténèbres envoient au-dessus de la mer leur orange messenger prévenir les hommes de leur arrivée, car on dit que c'est le soir qu'il faut partir, une habitude de pêcheur peut-être, se disant donc que dans cette lumière, à cet endroit, il partira vraiment, il quittera sa terre, il sera en route pour l'ultime étape, le chas de l'aiguille sera en vue, le chas de l'aiguille où il passera, il le sait, comme d'autres avant lui, il regarde l'eau briller et la côte noircir à mesure que sombre le couchant, à cet instant donc, il y en a un autre, non, il y a tout un groupe qui s'agite les pieds dans l'eau, qui crie, qui fait des gestes, parce qu'une chose inhabituelle, oui, il le voit maintenant, un corps que l'on tire vers la plage, que l'on traîne sur le sable avec peine, et qui ne bouge plus une fois déposé, en cet instant, donc, il y en a un qui court, lui qui contemplait naguère le couchant, qui court en direction du corps, que s'est-il passé, crie-t-il, qui est-ce, il y en a d'autres lui dit un villageois en montrant le large, oui dans la lumière déclinante on aperçoit des masses flottant ici et là, ce sont ceux des bateaux, un qui a dû se retourner pendant la tempête, c'est déjà arrivé, ils sont partis trop vite, voilà, ils ont acheté la mort, au-dessus du ressac il y a deux doigts tendus tenant une cigarette, deux doigts scandant ces seuls mots à chaque objet ou forme repérés, morceau de rame, gilet de sauvetage avec ou sans cadavre, sacs, boîtes, tongs, gouvernail, petite échelle, torche

non, genoux serrés piochant avec ses doigts dans sa poignée de riz, assailli de soleil, heureux de ne pas être de ceux qui vomissent et finissent par tomber au fond de la pirogue, heureux d'être encore assis, de pouvoir se lever quand il faut, il regarde devant lui, il regarde ses mains, ses bras, blancs de sel, il regarde devant lui cette femme, buste couché sur les genoux, bras pendants le long des jambes, il lui parle enfin, il lui dit comment allez-vous madame, mais elle se tait, il ose la toucher, posant délicatement sa main au milieu de son dos, sans résultat, elle est très malade dit celui qui est à côté d'elle, on ne peut pas faire grand chose, elle n'est pas malade dit le barreur, elle a fini le voyage, on va devoir la basculer, madame, répète avec beaucoup plus de conviction la main, laisse tomber, regarde ce qu'elle a, allez, il faut le faire, on attendra un peu, par respect pour elle, avant de la basculer, mais il faut la fouiller avant, personne ne veut faire ça, le barreur trouve un remplaçant, il s'approche du

corps, marmonne quelque chose en regardant le ciel, le déplie et l'allonge comme il peut, le palpe comme au commissariat, trouve quelques objets, barrettes, petit carnet, des papiers, un collier, pas d'argent, elle en a, elle en a, répète-t-il, passe tout au peigne fin, elle en a, elle en a, coutures, doublures, ourlet, chaussures, il glisse même sa main dans ses sous-vêtements, arrête ça, tu préfères qu'on envoie tout au fond, si elle a quelque chose qu'elle peut laisser à sa famille, il faut trouver, tu me dégoûtes, on n'a pas le choix, mais il ne trouve rien entre ses cuisses, rien dans son sexe, les cheveux dit une voix, les cheveux non, si, les cheveux, elle a des tresses, oui elle en a, regarde bien, mais elle n'a rien, coupe une tresse et donne, ça suffit maintenant vous allez la laisser, une tresse de dessous c'est mieux, ça vous portera malheur, il sort un canif et exécute, envoie, l'expert attrape la mèche de trente centimètres au moins, il cache ce qu'il fait entre ses cuisses, tous les visages le scrutent comme à la foire, puis il produit enfin deux billets, un dans chaque main, entre le pouce et l'index, deux billets savamment froissés, torsadés, que le camelot a mis deux bonnes minutes à déplier, et il y en a d'autres susurre-t-il, après un court silence de satisfaction, dans d'autres circonstances on aurait applaudi, si vous voulez récupérer sa fortune, ça risque de prendre du temps, il ne faut pas faire ça, on ne peut pas, comme vous voulez, qui est pour, seul le désigné croquemort lève la main, qui connaît une prière, quelques mains, timides, désignent les officiants, ils se lèvent, s'agenouillent, se prosternent, chacun sa méthode, et font l'un après l'autre entendre leurs litanies, l'un psalmodie, aidé par le rythme que d'autres impriment aux parois de la pirogue, l'autre parvient à faire reprendre certaines phrases par un chœur improvisé, il y a des larmes, beaucoup, quand le corps est poussé, qu'il s'enfonce dans l'eau limpide, la barque ayant décrit autour de l'éphémère trou un cercle d'écume, sépulture dérisoire, avant de reprendre son inexorable sillon vers le bonheur

non, il y en a un qui contemple le rivage depuis un bon moment, n'arrivant pas à détacher son regard d'un pauvre bout de ponton léché par les vagues, c'est là, dit-il, c'est là, la terre s'arrête là, quand j'aurai sauté de là, je me serai détaché du monstre, je savais bien que tu t'arrêtais quelque part, et qu'allait commencer l'aventure, il le dit et il y en a un autre qui l'écoute à quelques pas, aspirant les dernières gouttes d'une canette, je ne sais pas si tu bois la même chose que moi, et il montre sa boîte de Sprite en l'écrasant, je ne bois que de l'eau, pourquoi, parce que tu dis des choses bizarres, je me parle à moi-même, il n'y a que moi qui aie besoin de comprendre, je vois sourit le buveur en réprimant un rot, tu surveilles la plage questionne l'autre, il éclate de rire sans donner de réponse, et toi, je cherche du travail, quel genre, j'ai fait des études de géographie, tu peux travailler avec ça, normalement oui, l'autre se rapproche et lui propose un soda, mais rien n'est normal dans ce pays reprend-il après le claquement et le pschitt d'ouverture, rien, sauf ce qui ne devrait pas l'être, tu fais de la politique coupe le géographe, non, ma famille est pauvre et je n'ai jamais porté de fusil, tu n'es pas pêcheur, je ne suis pas d'ici non plus, je suis journaliste, je ne peux plus rentrer, ils s'en sont pris à ma famille, à ce moment précis le ressac monte en intensité, imposant le silence, comme si Neptune protestait lui aussi contre ce gouvernement, ils regardent l'eau, tu as tenté l'aventure finit par lâcher le géographe, pas le choix, déjà deux essais, la prochaine sera la bonne, peut-être, mais il faut refaire une somme et c'est chaque fois plus d'argent parce que c'est de plus en plus risqué, t'es parti de cette plage, oui, pas très loin, on allait arriver, mais les gardes-côtes nous sont tombés dessus, demi-tour, maintenant je m'occupe des arrivants, je les aide, tu peux m'aider, ça dépend

répond l'autre mais son portable sonne et il s'éloigne en faisant un geste circulaire avec son index pour dire qu'ils se reverront plus tard, l'autre se remet donc à contempler l'endroit, ce rivage, et l'envie lui prend d'y plonger, et il le fait, non sans avoir méticuleusement plié son maigre bagage et ses vêtements dans un sac plastique qu'il maintient au-dessus de l'eau, il s'enfonce dans les vagues, il se lave et se lave, il se frotte, se décrasse, poussière, sueur, coups, plaies, maladies, douleurs, tout lui semble soluble dans l'eau de cette mer, puis il plonge sa tête dans l'eau étincelante

non, sur un embarcadère de fortune, il y en a un qui se hisse puis regarde les autres grimper à bord à la lueur d'une torche que tient un grand à lunettes, combien lui crie le capitaine, cent trente-six, ce sont les derniers, le portier hoche la tête en faisant passer le suivant, cent trente-sept, il y en a cent trente-neuf sur la liste, et celui qui vient de monter n'arrive plus à avancer, il est cent trente-huitième, il se voit mort, le dernier lui passe devant, il ne peut pas, c'est comme un jour de foire, mais sans l'animation, on tasse les volailles dans une caisse, on pousse les moutons dans la bétailière, ce bateau ne ressemble à rien d'imaginable, crasseux, délabré, rapiécé, il doit se décider, il a donné l'argent il y a quelques jours déjà, je ne veux pas monter dit-il, fais comme tu veux dit le grand, il hésite, il se sent lâche, il pourra peut-être profiter d'un départ sur un bateau plus sûr, ils sont tous comme ça dit la tête à lunettes, la classe affaire c'est plus cher, mais lui n'arrive pas à voir autre chose que des morts dans le clair-obscur de la torche, il a tout accepté jusqu'ici, mais il tremble à présent, il ne connaît pas la mer, c'est même la première fois qu'il monte sur un bateau, mais il sait que ça ne passera pas, ça ne passera pas dit-il assez fort, personne ne l'écoute, il descend la petite échelle retrouve le sable, il fait de grands gestes avec les bras comme s'il voulait faire descendre tout le monde, on le prend pour un abruti, un fou, non, il remonte, il ne peut pas faire ça, les tremblements ne l'ont pas quitté, il redescend, tant pis pour son honneur, mourir en héros ne nourrira pas sa famille, les moteurs s'emballent, et tandis que l'espèce d'épave s'éloigne, il est rejoint sur le rivage par le contrôleur, il y en a un, donc, soulagé et honteux à la fois, allongé au bord de l'eau, le visage face au ciel, le corps toujours pris de spasmes, avec un autre debout qui essuie ses lunettes tout en admirant son œuvre pour ainsi dire, clignant des yeux pour mieux voir l'appareillage de la vieille barque, négligeant d'intégrer dans le tableau la silhouette couchée du trouble-fête, donc il y en a un qui se relève maintenant, toujours fébrile, avec un autre qui va lui expliquer qu'on ne lui doit plus rien, que c'est lui qui a pris la décision de rompre le contrat, mais celui qui se relève se jette dans les bras du passeur, il le serre, sans doute pour sentir quelqu'un de bien vivant, sans doute pour se dire qu'il fait bien, qu'il n'est pas un lâche, qu'il n'aurait pas survécu sur cette coquille de noix transportant une armée, donc il y en a un qui vacille à son tour tant ce geste le trouble et fait de lui un criminel, un irresponsable, tant cette joie inattendue inverse les termes, le transforme en sauveur pour un seul et en bourreau pour tous les autres, lui qui s'attendait à une altercation dans les règles, se retrouve comme remercié d'un bienfait qu'il n'a pas voulu commettre, il fait semblant de ne pas comprendre, atteint au fond de lui par la sincérité de cet homme qui exprime le soulagement, la joie d'avoir échappé au pire, il aurait largement préféré un affrontement, l'étreinte le rend responsable, fait de lui un survivant qui vit du désastre, en cet instant il aurait voulu lui rendre ses deux mille dollars, l'expédier d'un coup sur ses hauts plateaux, lui et sa joie, car il allait revenir, il allait rejoindre la horde des parasites, des crève-la-faim qui errent près des marchés,

près des poubelles, à une mort héroïque sur la barque il avait finalement préféré une lente déchéance, loin de chez lui, seul et sans ressource, *stranded*

non, il y en a un qui croit apercevoir la terre promise entre deux clignements de paupière, sous ses lunettes aux verres épais, un qui ne sent plus ses jambes depuis des heures maintenant, avec un autre qui lui humecte la bouche et la nuque du bout de ses doigts ruisselants, terre susurre-t-il, distinguant au loin quelque chose, mais personne ne bronche sur les bancs, c'est bientôt éructe-t-il, la terre va se pointer, elle est quelque part par là, et ça c'est quoi, montre un bras vers bâbord, une bouée, non, trop gros, mais si, là, regardez, qu'est-ce que viendrait faire une bouée ici, la pirogue avance lentement, verdict dans quelques minutes, c'est un pneumatique retourné, les boudins rouges d'un Zodiac avec deux corps accrochés, approche, approche, le barreur dévie légèrement son cap, ralentit, les deux types ne semblent pas conscients, la manoeuvre est risquée, ils peuvent glisser facilement dans l'eau, il attrape un gilet, il le noue à un bout et le lance comme il peut, plusieurs essais, ça y est, le gilet parvient à portée de bras, mais le type ne bouge pas, arrose-le, doucement, il frémit, ouvre un oeil, mettez-ça, ses mouvements sont lents, il l'enfile, voilà, il doit le boutonner, tenez le bout et rentrez dans l'eau, parfait, à deux ils réussissent à le hisser à bord, il faut maintenant recommencer avec le deuxième, il ne bouge presque plus, inutile, il est cuit celui-là, un choc un peu vif entre les deux embarcations confirme le pronostic, le fait mollement tomber, il n'y a rien à tenter, le corps sombre à présent, on tente de faire boire le survivant, on l'installe comme on peut, on parvient à l'allonger, il y a plus de place qu'au départ, il murmure, mais les secouristes sont à peu près dans le même état que lui, la mer est d'huile, le moteur est au minimum, d'autres corps flottants apparaissent, les voilà au milieu d'un champ de bataille, aucun visage n'est visible, le barreur reprend son cap, l'épave du Zodiac l'a rassuré, il est dans la zone d'approche, il ne s'est pas dérouté, il espère que les derniers litres de carburant suffiront, la faim revient un peu, c'est bon signe, il observe le ciel, dans quelques heures le jour va décliner, c'est le temps qu'il se donne pour arriver, ils ne pourront tenir une nuit de plus, leur peau brûlée, hérissée de froid quand sombre le soleil, buste posé sur les cuisses, tremblotant et grognant comme des chiens qui rêvent

non, ressortant de l'eau, visage aspiré par la lumière, tel qu'on imagine les âmes regagnant les cieus, il y en a un qui reprend son souffle en s'ébrouant, tenant à bout de bras son précieux paquetage, un sac plastique d'où dépasse une bouteille, un qui pédale gauchement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ait enfin pied, qui revient lentement vers la plage, tente de conserver autant qu'il peut l'insouciance en lui, s'assoit, attrape la bouteille payée cent dollars sur la piste, ça y est, l'insouciance s'est évaporée, le goût métallique de l'eau du désert lui remémore cette phrase, aucun de mes clients n'est jamais mort, cette phrase entendue dans le hall d'un hôtel crasseux, sortie de la bouche d'une dame au ventre épais, comprimé dans un tailleur vert pomme, je pense à tout, je traite avec les militaires, tu parles, cette phrase servait juste à lui vendre un périple sécurisé soi-disant, mais beaucoup plus cher, qui ne lui avait pas épargné les exactions de routine des militaires, ils vous arrêtent, vous font descendre, vous alignent, vous tranchent les semelles, vous demandent un cadeau, si vous n'avez rien, ils vous tabassent, si vous avez un peu, ils vous prennent tout, il avait dû son salut au dialecte

de sa mère, le géographe avale le reste d'eau à cent dollars, il se rhabille, l'homme au Sprite l'a rejoint, lui tend encore une canette, encore dans vos pensées dit-il, je me suis baigné, ça fait du bien, la poussière des pistes, elle s'incruste, regardez, il montre ses avant-bras, combien de kilomètres, trois mille, vous êtes tous arrivés, presque, vous êtes arrivés quand, je n'en sais rien, on a fini coincés dans des minibus, à attendre un départ jusqu'à l'asphyxie, j'ai compris qu'il y avait un gros souci, et qu'on n'irait pas très loin, ils nous auraient bien mis sur des canoës gonflables, au chef j'ai dit ouvre, quand il a vu ça, il a compris que je pouvais tout foutre en l'air, il a ouvert, tu sais ce que tu fais, ouvre, j'ai dit, tu vas où, ouvre, t'es fou, t'as plus d'argent, il m'a ouvert et je suis parti, c'était ce qu'il fallait faire, oui mais maintenant je dois refaire mes forces, et puis j'ai plus un kopek dit le géographe, t'as qu'une solution, tu rentres dans le circuit, on te donne cinq cents par départ, t'apprends, quand t'es prêt t'en montes un, le canot de base coûte vingt mille, cinquante dedans à cinq cents par tête, ça fait vingt-cinq, trois ou quatre barques par mois, tu ramasses quinze à vingt mille, mais tu dois trouver ta pirogue, y'a des courtiers pour ça, une averse bénit ces paroles, ils courent jusqu'à la buvette, si j'ai un conseil à te donner, n'embarque pas sur un bateau de pêche, le journaliste ouvre encore une canette, tiens, il va y avoir un départ sur un Zodiac neuf, de la fibre de verre, avec un moteur de cent cinquante, peu de monde dessus, maxi dix ou vingt, combien ils veulent, mille cinq cents, je les ai pas, ils partent quand, dès qu'ils reçoivent le canot, et puis en fonction du temps et des flics, c'est moi qui ai monté l'affaire dit le journaliste, là on plaisante plus, je dirigerai le canot, cette fois ce sera la bonne, réfléchis bien, je vois qu'une solution, tu m'avances l'argent

non, il y en a un qui marche vers une baraque où doit se tenir un groupe avec un gros à short jaune, un qui vient de faire des kilomètres le long d'une voie ferrée et avance encore, avance automatique, comme la Bête articulée qu'il l'a amené jusqu'à la côte, avance vers un autre qui doit lui dire où, qui doit lui dire quand, mais seulement quand il aura dit, lui, qu'il vient de la part de Moïse, et quelques centaines de mètres avant il passe devant une belle femme aux longues tresses, se faisant coiffer par deux autres femmes, tant le travail a l'air long et très précis, tu vas voir, tu vas voir on ne va rien voir, tu pars tranquille, et elles rient toutes les trois très fort, à peine arrivé le gros lui demande la recommandation donc, aussitôt donnée il répond départ de nuit, quand, demain, tu as la somme, oui, très bien, il déplie une feuille, cent trente-huit, c'es, c'est ce genre de canot là, non plus gros, plus gros, mais t'inquiètes, j'ai un cousin qui le prend, et une belle-soeur aussi donc tu vois il n'y a pas de problème, il est bon

non, sur la barque lestée de quelques corps de plus, de quelques muscles encore irrigués, accrochés à des os, tendus d'écailles de peau d'homme, blanchie et provisoirement fraîche, où nichent encore des yeux clignant vaguement, où se dilatent encore par endroit des trous d'où s'écoulent de l'eau ou de l'air ou des mucosités diverses, des corps donc, glanés sur les restes de l'indestructible Zodiac, sur la barque exsangue mais avançant encore d'un tirant d'araignée d'eau, il y en a un qui voit le trait noirâtre d'un rivage épaissir l'horizon, qui tente d'en trouver la confirmation sur l'écran du GPS défaillant, qui évalue ce qui reste de jour, adossé au Yamaha, hélice en l'air depuis plusieurs heures, un qui essuie ses verres dans sa chemise de crasse, avec un autre qui murmure le train est arrivé, un qui hisse son menton sur le rebord et ne

voit rien, l'autre côté, conseille la voix du barreur et il voudrait ajouter je l'avais dit, nous arriverons, regarde, je l'avais dit, le trait s'affirme légèrement, le rivage n'est pas encore un rivage, le rivage est un trait d'encre marron, légèrement dentelé sur fond orangé, une représentation allant s'épaississant, s'amenuisant, au gré du mouvement, au gré du regard, au gré de la lucidité, au gré de la crédulité, selon les paupières, selon la buée des larmes, le trait s'élargit et occupe maintenant toute la largeur de l'horizon, la diagonale de l'embarcation le croisera tôt au tard, tôt ou tard la nef touchera au but, il voudrait se lever mais comment le pourrait-il, un vent de terre parvient aux joues des marins affalés, parvient aux joues de la barcasse, lui donne du gîte et ranime un peu les demi-morts, une rame, puis deux, glissent mollement dans l'eau, tentent de donner un peu d'allure mais éclaboussent juste la surface, geste d'enfant joueur, il y en a qui se lèvent et retombent, regardez on arrive, on arrive répètent quelques bouches, certaines sans y croire, vous êtes sûrs demandent d'autres, juste des rochers, non non regardez jusqu'où ça va, c'est grand, c'est immense, c'est une terre, une terre, j'en vois qui marchent dessus, tu ne vois rien, si là, regardez, une violente secousse envoie tout le monde au fond de l'esquif, aïe, putain fais gaffe, mon bras, tu m'écrases, je saigne, la barque s'est figée brutalement, s'est fichée dans le sable

non, regardant son propre visage dans les vagues, il y en a un allongé sur un flotteur, un qui serre avec peine entre ses cuisses son dernier rempart, qui regarde le fond, un qui a vu passer au loin la barque, mais un qui n'a rien su faire, un que la mer va reprendre, un qui est prêt à se fondre dans l'univers, un qui voulait être géographe par goût des paysages qu'on lit mieux que les livres pensait-il, il y en a un, donc, qui se laissant glisser se voit marcher sur l'asphalte, un qui entend ses pas, un qui entre dans un café, un qui tient un volant, un qui voit défiler bois et forêts, un qui gravit une échelle avec une échelle sur le dos, un qui ouvre la porte d'un appartement, s'approche de la fenêtre, regarde la pluie tomber sur les avenues bordées d'arbres, regarde la ville clignoter au loin, un qui se dit j'ai traversé la mer, j'ai traversé les morts, j'ai traversé la soif, j'ai traversé ceux qui n'ont pas traversé, j'ai traversé ceux qui se sont nourris de moi, je suis la viande de ceux qui ne traversent pas, je suis la pêche de ceux qui ne pêchent plus, je suis la chair qui repeuple la mer vide, j'ai traversé ceux qui n'ont pas pu me tuer, j'ai traversé la puanteur de ceux que je portais et qui m'ont porté, de ceux qui s'agrippaient à moi et auxquels je m'agrippais, de ceux qu'on poussait sur moi, de ceux qui m'écrasaient et que j'écrasais, de ceux qui me tombaient dessus et sur qui je tombais, je suis une pluie d'hommes, je suis une flaque, je suis une goutte de chair, je suis une marée d'hommes sur le camion, sur le train, dans la benne, sur l'essieu, dans la barque, je suis une forêt d'hommes qui attend, je suis l'odeur qui attire les requins, je suis un appât pour une expérience, je suis un repas de militaire, je suis un festin de voyou, je suis un déjeuner de ministre, je suis un carnage de rapace, je suis celui qui marche, je suis celui qui s'éloigne, je suis celui qui part et ne revient pas, un qui dans la nuit disparaît, sans laisser de trace, comme l'espèrent les derviches, en tournant sur eux-mêmes, aspirés par leur propre spirale, aspirés par le tourbillon, en haut et en bas

non, dans l'eau maintenant jusqu'à la taille, il y en a qui marchent avec peine, tenant comme ils peuvent sur leurs jambes, tenant leurs restes d'affaires, accrochés les uns aux autres, comme des soldats rentrant de la bataille, Moïse ouvre la marche, revient vers ceux qui fléchissent, les relève, repart, la nuit gagnant ils se dispersent, il y a des trous d'eau où il faut nager, comment être sûr qu'on approche, remonter le vent tiède, aller contre lui, crier, se fier aux voix qui parviennent, par là, par là, devant, devant, ça passe là, allez, ça passe, ici, ici, combien êtes-vous combien, hého, hé, where is your boat, help, la barca, scialuppa, Boot, help, dans le noir les bras s'accrochent aux bras, les mains s'agrippent aux vêtements, il y a des jambes qui ne peuvent plus avancer, il y a des corps qui titubent et se noient, il y a des chaussures trop grandes qui se détachent des talons, il y a des corps qui s'affalent sur le rivage, enfin, comme des soldats sous les rafales, ou comme des gens qui s'abattent sur leur lit, il y en a qui tiennent debout, mats de chair et d'os plantés, drapeaux flottant de leur victoire, ne bougeant plus, sur le sol conquis, arraché à la mort, d'une terre étrangère.